Bonheur Manqué

—

Tenez! mon bon ami—dit le comte, en prenant familièrement par les épaules un tout jeune homme qui circulait, embarrassé, parmi les groupes de gens «chic» de ce «five o'clock» de château—allez donc là-bas, au fond de la galerie, demander une tasse de thé à ma pupille, Christiane de la Vilheurlé, qui le sert.

Et il désignait la svelte silhouette d'une jeune fille qui se profilait, toute rose, sur un fond gris de vieux vitraux.

—Christiane de la Vilheurlé! Comment! Elle ici! s'écria le jeune homme.

—Eh! oui, répondit le comte. Christiane vient d'avoir dix-neuf ans, et je l'ai retirée du Sacré-Cœur. Mais, au fait, vous êtes cousins;

—Et nous avons tant joué ensemble étant petits, voilà bien dix ans ce cela!

—Vous allez vous trouver diantrement changés tous les deux si vous ne vous êtes pas revus depuis ce temps-là?—conclut le comte en tournant sur ses talons.

N'osant pas traverser la foule de ces brillants mondains si gais, si à l'aise, le jeune homme se réfugia près d'un guéridon et se mit à feuilleter des albums; le comte s'en aperçut, et, appelant un des invités qui passait:

—Tanguy! lui dit il, ayez donc la bonté de conduire le petit de Kergor, qui vient d'arriver ici et qui est encore très timide, jusqu'au bout de la galerie; ma nièce est sa parente, ils se sont connus enfants, aidez-les à refaire connaissance.

—Volontiers, répondit Tanguy en se dirigeant vers le jeune homme en question.

«Le thé» finissait; chacun, suffisamment pourvu, buvait ou grignotait quelque chose.—Abrité sous un palmier monstre, le samovar fumait au milieu d'assiettes du Japon à peu près veuves de leurs gâteaux, de coupes en cristal remplies de friandises, de carafons d'argent ciselé, de tasses de Sèvres qui s'étalaient sur la nappe de gipure en un luxueux désordre. Dans ce coin charmant régnait Christiane de la Vilheurlé. Elle manifesta une joyeuse surprise quand on lui présenta son cousin.

—Jean! s'écria-t-elle. Non! Pas possible!! Oh! quel bonheur!

La glace était rompue, et la timidité du jeune homme se dissipa complètement; dès lors, ce fut une avalanche de souvenirs et de mutuels récits.

Accosté non loin, sur le rebord d'un vieux balcon de pierre, Tanguy regardait les deux jeunes gens, si différents, au milieu de leur confiante et expansive jeunesse, des hôtes qui remplissaient le château.

Une jeune femme aux cheveux or et argent fondus ensemble, au cou blanc, délicat, enserré dans un rang de perles magnifiques, lui frappa sur l'épaule:

—En bien! dit-elle, que faites-vous donc là?

—Ma foi! répondit-il, je regardais la petite de la Vilheurlé qui est gentille en s'animant; elle pourrait bien devenir jolie femme, une fois mariée.

—Pour ça, je l'en défie! reprit la dame. Elle est de nature bégueule, et ne fera jamais qu'une brave mère de famille!

—Ça a parfois son genre de charme....

—Dans tous les cas, savez-vous qu'elle est très riche, cette petite!.... Plus riche que son tuteur, lequel, entre nous soit dit, doit pas mal écorner sa fortune. Quel train, mon cher! C'est épouffant! Moi qui ai le double de leurs revenus, je ne....

—Marie! cria la comtesse qui passait, vous accaparez Tanguy, rendez-nous-le.—Tiens! ajouta-t-elle, voilà le petit de Kergor qui se dégourdit; il a trouvé une partenaire; ma nièce et lui, ça fait la paire!

—Ah! dit Tanguy, riant discrètement, le nez dans sa tasse de thé, nous lui avons fait une fière peur, tantôt, à ce brave garçon!

—Comment cela? demandèrent ces dames.

—Imaginez que ce matin, après le déjouner, cette folle de Mme de C***, la duchesse et moi, nous nous étions amusés à nous couronner de fleurs, et que nous voilà partis, tous les trois, le long de l'avenue, bras enlacés, chantant, dansant, comme bacchantes et faunes, lorsque, v'lan! débouche tout à coup, en face de nous, le jeune de Kergor, dans sa petite charrette anglaise.... Ah! ah! ah!

—Il a ri?

—Pas le moins du monde! Il a fait, au contraire, un soubresaut épouvantable, il a pâli, et détalé comme s'il avait eu à ses trousses le diable en personne.

—Et pourquoi?

—Dame! Jusqu'à présent, je crois qu'il n'a guère dépassé l'ombre du château paternel, où sa maman, veuve et austère et fort dévote, ne reçoit que des gens ennuyeux, dans un salon solennel, d'où l'on parle bas et où l'on ne permet jamais de déranger les fauteuils.

—Et alors?

Alors, je veux bien parier que ce brave garçon, ne soupçonnant même pas notre genre d'allures plus folichonnes, a dû nous prendre pour quelque infernale apparition!

—Est-ce possible, voyons!....

—Je le gagerais.

Et la jolie blonde fit un petit duo de rire avec M. de Tanguy.

—Messieurs! Mesdames! que faisons-nous maintenant?—cria la comtesse.

On proposa plusieurs choses, parmi lesquelles une improvisation de tableaux vivants railia tous les suffrages, et l'on se rendit dans la bibliothèque, lieu vaste et peu meublé, tout à fait convenable à ce genre de divertissement. Les salons se vidèrent presque entièrement.

Christiane et Jean causaient toujours sous le grand palmier.

—C'est à ne pas croire! Sempiternels bavards! Mais qu'avez-vous pu trouver à vous dire pendant les trois heures qu'a duré notre représentation?—exclama la comtesse en revenant vers le coin du palmier, sur les sept heures du soir.—Vite, vite, courez vous habiller! On va sonner le couvert à la minute, et vous ne serez jamais prêts pour dîner!

—On va sonner le couvert.... déjà!.... mais....

Il y avait dans ce «mais», prononcé en même temps par les deux jeunes gens, une stupéfaction profonde, car ils étaient singulièrement étonnés de voir que trois heures avaient passé comme une seule.

....Et dire qu'ils avaient encore si long à se raconter!

Jean de Kergor était venu pour un bal auquel on conviait tout le voisinage.

Le surlendemain de son arrivée, quand la nuit eut endormi les paysans, les bœufs, les moutons, tous ces êtres paisibles de la campagne, des lumières inaccoutumées commencèrent à briller aux fenêtres du château; puis, des voitures se succédèrent, criant luxueusement sur le sable, et versant, au bruit des portières qu'on ouvre et qu'on ferme, des flots de gaze et de satin qui montent le perron sous forme de femmes plus ou moins charmantes. Les instruments s'accordent, on danse, on flirte, on se convoite, on se venge, on s'amuse ou l'on s'ennuie, on gagne ou l'on perd au jeu.

Kergor cherche Christiane dans la foule; pas de Christiane! Il pense alors qu'elle s'est peut-être réfugiée dans un coin solitaire; mais il parcourt en vain les salons de repos, la serre, les balcons, voire même les corridors; non, décidément, Christiane est absente.... et pourquoi? Dévoré d'inquiétude, il questionne sa tante; celle-ci lui répond distraitement qu'elle vient de voir Christiane à l'instant. Jean, reprenant courage, recommence à chercher, mais sans plus de succès.... et la nuit de fête s'écoule, pour lui, lente et désolée.

Le lendemain matin, Christiane paraît au déjeuner, rieuse et fraîche comme à l'ordinaire.

Jean, voulant lui demander compte de ses angoisses de la veille, s'élance de son côté; mais elle lui fait signe de se taire, et, profitant du moment où elle passe à son bras dans la salle à manger, murmure tout bas:

—Vous viendrez avec moi sitôt déjeuner, sans rien dire.

Jean trouve le repas bien long!

Dès qu'on peut s'échapper, il suit sa cousine qui s'enfonce dans la solitude des communs, et gagne, à l'angle d'un donjon, un escalier dérobé lequel, sous le jour intermittent de meurrières ensoleillées, monte jusqu'au faîte.... monte à donner le vertige, tournant toujours, avec ses marches étroites autour de son interminable pilier. Enfin, Christiane s'arrête! les deux jeunes gens reprennent haleine, elle fait signe de se taire, et, marchant sur la pointe des pieds, se dirige vers une grosse porte qui, tournant doucement sur ses énormes gonds, découvre une chambre à l'ameublement rustique, dans laquelle une vieille femme très pâle repose sur un lit grossier; ses yeux sont fermés, elle respire péniblement. Christiane s'en approche, relève ses oreillers, la fait boire; pendant ce temps, Jean a reconnu «Mie-Anne» la vieille bonne de sa cousine.

—Pauvre Mie-Anne! dit-il, si malade, si vieillie! est-elle en danger?

—La voilà mieux, répond la jeune fille, mais le docteur désespérait d'elle avant-hier. Comme sa fièvre est contagieuse, les autres domestiques la soignaient mal; je me suis chargée d'elle, et, grâce à Dieu! tout va bien. Cette nuit, pendant que vous dansiez, j'ai pu venir ici mener les choses à mon gré; aussi le pouls a-t-il beaucoup baissé; le voici bientôt revenu à son état normal. Voyez! elle me reconnaît maintenant! Mie-Anne! C'est Jean de Kergor! Tu sais bien, notre petit Jean!.... Tiens! c'est lui qui va te changer de lit; le voilà devenu si grand, si fort!

Et elle ajouta, tout bas:

—Vous n'avez pas peur, hein?

Oh! non, certes, Jean n'a pas peur. Il sourit; et, prenant la vieille femme dans ses bras, avec les précautions d'une mère pour son bébé, la porte sur un lit de camp, et vient aider Christiane à refaire l'autre lit dans lequel «Mie-Anne» replacée souriante, apaisée, ne tarde pas à s'endormir.

Mlle de la Vilheurlé avait deux années de moins que son cousin; mais les jeunes filles se regardent facilement comme les égales d'hommes plus âgés qu'elles, et Jean lui faisait l'effet d'un frère cadet sans conséquence; aussi se livra-t-elle, sans l'ombre d'une arrière-pensée, à de continuelles conversations, ne cherchant plus, comme auparavant, à se réfugier dans sa chambre sous tous les prétextes. Non, maintenant elle apportait sa corbeille à ouvrage dans les salons ou dans le jardin, et les jours s'écoulaient rapides et doux, pour les deux jeunes gens, qui finissaient presque par oublier les beaux messieurs et les belles dames si galamment occupés à deviser ou à flirter autour d'eux. Quant à Jean, il s'aperçut, lui, au bout de peu de temps, qu'il était amoureux fou de sa cousine, et qu'il ne pourrait plus trouver de bonheur sur la terre s'il ne vivait auprès d'elle; aussi résolut-il de lui avouer ses sentiments. Mais toutes les fois qu'il le tenta, les paroles s'arrêtèrent dans son gosier; toutes les fois, le beau regard clair et direct de la jeune fille lui fit perdre le fil de ses idées, en le plongeant dans un humiliant et ravissant pathos.

Durant des nuits enfiévrées, il essaya bien de lui écrire, déchirant après, rageusement ses lettres, car il pensait qu'elles fâcheraient Christiane contre lui. Il songea, enfin, à se confier à sa mère; seulement, à la réflexion, il vit que, là encore, on l'accueillerait mal, car sa mère, disposée à ériger toutes ses opinions en principes, n'admettrait jamais qu'il voulût sérieusement se marier avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Il ne restait donc plus qu'à s'adresser au tuteur.... et le rouge lui montait au visage, à la seule pensée de l'éclat de rire qui accueillerait sa confidence.

L'état d'incertitude et de trouble du pauvre garçon dura des jours, des semaines, s'aggravant de plus en plus; il fallut, enfin, se décider au retour; la mère s'inquiétait, écrivait de revenir. Le jour du départ fut fixé.

Un soir qu'il faisait très doux, et que ces messieurs fumaient dans le parc après dîner, Jean de Kergor, se promenant seul avec Tanguy, fut empoigné par la pensée hardie de lui raconter son amour et ses difficultés; il y céda, lui demandant ce qu'il ferait à sa place. Tanguy l'écouta bien, se montra sympathique, et lui conseilla d'éclaircir à tout prix une telle situation, offrant même de parler de sa part au tuteur, ce que le jeune homme accepta plein de reconnaissance. Et comme, juste à ce moment, le comte passait au bout d'une allée, Tanguy s'exécuta séance tenante.

Ah! depuis, Jean n'a jamais revu les rayons de la lune blanchir le feuillage, ni senti l'odeur des pins, ni entendu crier les chouettes dans la nuit, sans revivre les quelques minutes qui s'écoulèrent alors.

Tanguy revint, l'air triste.

—Mon pauvre Kergor, dit-il, au moins, vous ne serez jaloux de personne: Mlle de la Vilheurlé entre au couvent, et n'attend, pour cela, que d'avoir ses vingt ans accomplis.

Puis, il ajouta, tout bas, en mâchonnant son cigare:

—Quelle chance, le tuteur! En voilà un fameux à point de fortune!.... et qui tombe à pic.

Jean ne dit pas un mot. Le lendemain matin, il retourna chez lui, dans sa petite charrette anglaise.

Six ans se sont écoulés depuis ces événements.

Celui qu'on nomme aujourd'hui «le beau Jean» ne rappelle plus en rien le timide garçon de la vingtième année. Nous le retrouvons à Marseille, un matin de fin d'hiver, sur le point de s'embarquer pour l'Egypte.

Il arpente les dalles du quai, pendant qu'on décharge ses bagages dans la cabine de son choix. La cohue de gens affairés, brutaux ou indifférents, qui l'entoure, lui cause une horreur singulière, et il cherche à s'en distraire par la pensée de ce qu'il vient de quitter, là-bas, au nord, dans le froid, dans le noir, et de ce qu'il va trouver là-bas, à l'Orient; cherchant à s'imaginer l'inconnu radieux de ces climats nouveaux. Mais, comme un enfant malade qui se met à pleurer au milieu de la belle histoire qu'on lui conte, Jean se sent envahir, plus fort que jamais, par le flot d'amertume qui noie son être entier dans un quelque chose de désespérément sombre ... le spleen, peut-être!

Il continue d'arpenter le quai, regardant vaguement un gros navire en partance pour la Chine, vers lequel s'empressent les passagers. Parmi ceux-ci, deux petites sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, embarrassées du poids d'une grosse malle, font effort pour arriver. La vue de leur costume a toujours pour effet de bouleverser Jean de Kergor.... Il jette son cigare, et, courant à leur aide, s'empare de leur colis que, sans l'ombre de respect humain, il charge sur ses épaules, et porte à destination; après quoi, il revient continuer sa morne promenade.

Le gros navire s'ébranle; des adieux s'échangent entre les parents, les amis, groupés sur la jetée, et ceux que leurs lèvres ne peuvent plus atteindre; du pont, les passagers répondent de la voix et du geste. Au milieu d'eux, réunies comme un nid de colombes, les blanches cornettes de quelques sœurs de Saint-Vincent-de-Paul attirent le regard.... Le navire se fraie un passage au milieu du port encombré, puis gagne la pleine mer; et les coiffes des religieuses finissent par se confondre en un seul point blanc sur le gros point noir du navire filant au large.

Secouant ses pensées, Jean se dit qu'il est temps de songer à son propre départ, et se dirige vers le steamer qui l'attend.

Une vieille femme de son pays pleure sur un banc.

Frappé d'une impression subite, Jean s'arrête devant elle. Cette femme lève sur lui des yeux rougis de pleurs.

—Mie-Anne! s'écrie-t-il.

C'est la vieille bonne de Christiane.

Il comprend tout.

Aussi, est-ce d'une voix entrecoupée par les battements de son cœur, qu'il murmure:

—Elle est partie, Mie-Anne?

—Ah! monsieur Jean, répond la vieille femme qui éclate en sanglots. Ma petite! Mon enfant! Ma chérie! Elevée par moi dès le berceau! Ah! ne plus la revoir jamais.... jamais!

. . . . . .

....Là-bas, le gros point noir s'amoindrit de plus en plus.

Vainement, le paquebot du Caire sonne à toute volée, vainement il détache ses amarres, Jean ne bouge pas, fixant l'horizon d'un œil sans vie.

. . . . . .

....—Ah! soupire la vieille femme, elle me disait un jour, ma pauvre petite: «Vois-tu, Mie-Anne, si Jean m'avait demandée, je crois bien que je ne me ferais pas religieuse».

—Mais....Mie-Anne! Je l'ai demandée....!!

—Elle n'en a jamais rien su! répondit Mie-Anne.

Les idées sociales

—DE—

RUSKIN

—

Le grand esthéticien anglais John Ruskin, qui vient de mourir, a été, dans ce XIXe siècle si fécond, un peu ce que fut un philosophe de la Grèce au temps de Périclès: un homme qui, son individualité affermie, concentra sa vie sur une pensée—je n'ose dire une théorie, car le mot serait ici trop pédant—sur une pensée qu'il développa dans un harmonieux système de morale, de politique, de religion, ou d'esthétique. Cette pensée, au reste, ne se confine pas, mais se poursuit naturellement sur tous les sujets qui viennent la solliciter. Platon, quittant la métaphysique, rêvait au meilleur gouvernement des peuples. Ruskin, l'apôtre de la Beauté, jusqu'à en faire l'unique religion, n'a pu rester indifférent aux conditions sociales de la vie où il voulait faire éclore cette Beauté. Son grand esprit a touché les problèmes des conditions humaines et ses idées sont venues d'elles-mêmes y apporter leur solution propre.

Dès 1860, au milieu de sa carrière, il comprend le lien étroit qui unit l'art et la vie, l'art étant une floraison qui demande un certain milieu; M. de Sizeranne, dans son beau livre sur Ruskin, nous a montré les nobles pensées de l'esthéticien sur la société. Ce n'est pas un des côtés les moins intéressants du glorieux auteur des «Sept lampes de l'architecture». La Beauté du reste, qui est un but, est aussi un moyen. La beauté des choses et le bonheur des hommes vont de pair, et restituer au monde la première, serait peut-être lui rendre le second. C'est un des caractères essentiels du XIXe siècle d'avoir fait prédominer le souci de la richesse sur les soucis d'art ou de sentiment. Les hommes, dans leur course haletante au bonheur, s'entassent et se pressent tous vers ce but, qui, de plus en plus, devient l'unique: la richesse. Et rares sont ceux qui échappent à cette inéluctable loi. Au temps du Moyen-Age, on courait volontiers vers l'amour, vers la sainteté, vers la beauté, vers la simple expansion d'énergie:

Les siècles en passant ont fait leur grande route
Entre tous ces sentiers dont il ne reste rien.

Mais Ruskin pense que la richesse engendre la laideur: «Un pays riche est un pays laid» Et le voici en contradiction avec les économistes de Manchester, dans leur hommage au capitalisme, c'est-à-dire, disent-ils, à ce qui fait la fortune des nations et des individus.

Gagner de l'argent! Mais, pense Ruskin, est-ce là la vraie richesse? Il écrit alors cette magistrale pensée: «Etre riche, dit Stuart Mill, c'est avoir beaucoup de choses utiles. Mais qu'est-ce donc qu'avoir? A la croisée des transepts de la cathédrale de Milan, repose le corps embaumé de saint Charles Borromée. Il tient une crosse d'or et porte sur sa poitrine une croix d'emeraudes. En admettant que la crosse et les émeraudes soient des choses utiles, c'est-à-dire de la richesse, le corps peut-il être considéré comme les possédant? Et si nous devons conclure qu'un corps mort ne peut posséder de richesses, quel degré de vie faut-il donc pour rendre possible cette possession?» Et il lance l'anathème aux malheureux qui s'épuisent à la poursuite de l'or sans jouir de rien. Les jouissances qui sont les véritables richesses et qui sont le bonheur, ce sont celles de la santé, de l'enthousiasme, de l'amour du beau, de l'affection, de la confiance dans la vie.

De même, la vraie richesse des nations, ce n'est pas celle qu'entend Adam Smith; «ce n'est pas le territoire, ce sont des hommes, et non une multitude, mais des hommes unis.... Ç'a été la folie des Rois de chercher le territoire au lieu de la vie.... Il n'y a pas d'autre richesse que la Vie, la Vie comprenant toute sa puissance d'amour, de joie et d'admiration.»

Mais encore, cette richesse qui est l'ennemie, est illégitime. Le travailleur, sans doute, peut garder le fruit de son travail; mais ce qui est injuste, c'est «le pouvoir exercé sur ceux qui gagnent de l'argent, par ceux qui le possèdent déjà et qui l'emploient pour en avoir davantage, ce que l'Eglise appelle l'exécrable fécondité de l'argent.» La lutte pour la vie, le massacre des faibles par les forts est une exécrable iniquité. Oh! n'écrasez personne. La loi du sacrifice, cette grande et inexorable loi, il faut la subir, ne jamais l'exercer.

Voici la contre-partie de la richesse et bien aussi sa conséquence, la misère. Autant que la richesse, elle est contraire à la beauté. Car elle abîme et déforme, enlaidit les corps et les visages. Les corps doivent se développer, tendre à la beauté des marbres antiques, auxquels ils ajouteraient la vie. La misère choque la bonté qui devrait être naturelle à l'homme. Il faudrait la vaincre et la détruire.

Ruskin ouvre ici une âme de tendre philanthrope. Cette misère qu'il faut chasser, on peut le faire avec beaucoup d'or et de bonté. Mais, proscrivons le luxe, ce paroxysme de la richesse. Contre les économistes qui le défendent, au nom de la richesse nationale, Ruskin pense que le tout n'est pas de dépenser, mais de bien dépenser. Le luxe n'apporte aucune richesse nouvelle, mais ce qui en apporte, c'est d'employer l'argent pour enrichir le patrimoine de l'humanité. Le luxe est, sans doute, la cause de la misère; l'esthéticien devient austère. Le luxe, c'est le travail employé pour une consommation égoïste et personnelle, alors qu'il pourrait l'être pour servir au plus grand nombre de personnes.

La Société est-elle responsable de cette plaie: la misère? Mais il faudrait, pour cela, qu'elle fût libre de l'empêcher, et de réglementer la conduite des hommes. Les socialistes les plus endurcis qui l'incriminent lui refusent cette liberté, au nom de la liberté individuelle. Et l'on ne peut lui assigner le devoir de guérir la misère, que si on lui en assure le droit.

La Société devrait donc assujettir l'homme au travail, avec modération, et au travail auquel il est propre. Mais la liberté «Folie insoutenable!» raille l'esthéticien. Car, enfin, avant de choisir, il faudrait savoir, connaître ce qu'on prend et ce qu'on laisse. La vraie liberté, l'homme l'aura quand il aura triomphé de ses instincts tyranniques et de ses préjugés. C'est la discipline et l'effort qui la donnent.

Ainsi donc, la société, pense Ruskin, est mal faite. L'homme veut le bonheur. D'accord! Mais pour l'atteindre il poursuit la richesse et il ignore la vraie richesse. Il poursuit la richesse, en allant contre toutes les lois de la Beauté qui devraient guider une vie idéale. Il la poursuit au mépris de la justice, indifférent au bonheur universel, celui des petites gens, en broyant les faibles autour de lui, au nom de l'effroyable lutte pour la vie, en faisant le mal, en créant la misère. Ce mal, elle pourrait au moins l'éviter, en dispersant son or, en répandant la bonté, en employant son intelligence. Au contraire, elle pousse au luxe.

Pour légitimer tout ce mal, on jette ce mot dérisoire: liberté. Le but des hommes est affreux. Plutus est infâme.

Après ce réquisitoire, Ruskin songe aux moyens de reformer la société.

C'est à l'éducation qu'il faut s'en prendre. Il faut faire des hommes capables de vivre la vie saine et normale du monde et de la nature, avec l'idéal de grandes aspirations vers la Beauté.

Pour cela, il faut cultiver avant tout la faculté d'admiration. Nous vivons pour aimer et pour admirer. «Donner de l'éducation à un enfant ce n'est pas lui apprendre ce qu'il ne savait pas, mais faire de lui quelqu'un qu'il n'était pas» «Hommes et papillons, dit M. de la Sizeranne, nous devons demander à la lumière moins d'éclairer les choses que de les embellir.» Et Ruskin proclamait avec conviction: «Admirer est la principale joie et le principal pouvoir de la vie. Tout ce que je vous ai suggéré jusqu'ici vous pouvez le recevoir comme un thème à réflexion. Mais cette dernière vérité, je la sais et vous devez la croire.»

Le bonheur tout entier réside dans l'admiration. La Beauté demeure la suprême récompense. Turner mourant heureux, criait: «Le Soleil est Dieu!» Ce soleil qu'il avait tant aimé jusqu'à réserver pour son linceul la plus lumineuse de ses toiles, voulant dormir le dernier sommeil dans un suaire de soleil.

L'admiration chasse l'envie, ce terrible poison et pour admirer beaucoup l'homme, recherchera l'humilité: On n'admire que ce qui est au-dessus de soi. C'est la contre-partie de la philosophie nitschéenne. Ce sentiment de l'admiration étouffe l'envie, les regrets, les rancunes. Comme il est l'axe de la vie esthétique, il est le grand remède social, au contraire de l'amour-propre, des vanités et de l'orgueil, qui sont les aliments modernes et qui n'engendrent qu'amertumes, luttes, malheurs, par les funestes passions qu'ils suscitent, et qui étouffent les chansons. Au lieu de donner l'assaut à la Fortune incontstante, vivre d'admiration naïvement et sans arrière-pensée. Restituez la Beauté, rendez capables de l'admirer, et vous restituerez le bonheur.

Mais les hommes cheminent au milieu de l'art et de la nature «comme des policemen et des gardiens de musée».

Et Ruskin rêve une vie qui serait une admirable féerie, chimérique, idyllique, sans modernisme, ni science, ni envie, ni luttes, ni préoccupations d'au-delà, une féerie que la radieuse Beauté illuminerait de ses harmonieuses projections et dont le seul machiniste serait l'Amour.

«Mais le monde est une maladrerie».

Rien de plus rafraîchissant, de meilleur que l'Abita carbonisée. On la trouve partout.

Lectures de jeunes filles.

—

«Dites-moi, quel livre peut-on donner à une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans?—Quelle est-elle votre jeune fille, et qu'a-t-elle lu jusqu'ici?—Oh!.... c'est une jeune fille du monde: elle a lu ce que lisent les jeunes filles de son âge et de son milieu.» Cela ne me renseignait guère, et comme c'est chose très délicate que le choix d'un livre, pour un esprit jeune, je me déclarai incompétente à conseiller, pour la jeune inconnue, tel ouvrage plutôt que tel autre. Mais la conversation continua sur la question des lectures, spécialement des lectures de jeunes filles. Je n'avais pas précisément les opinions de mon interlocutrice, nous bataillâmes un moment, mais comme elle était pressée,—les gens qui n'ont rien à faire sont toujours pressés,—elle me quitta en me disant: «Puisque vous avez des idées là-dessus, vous devriez bien me les exposer un jour tout au long....» C'est à ce désir que je réponds.

Faut-il laisser lire les jeunes filles, et quoi? A cette question il y a en général deux réponses absolument contradictoires. Les uns se défient très fort de l'esprit des jeunes filles et les réduisent à la banalité désespérante de nos «Bibliothèques de l'adolescence ou de la jeunesse.» Les autres, pensant avec Mme de Sévigné que tout est sain aux sains, ouvrent toutes grandes les librairies et laissent la jeune fille y puiser au hasard des circonstances. Ces deux systèmes me paraissent presque aussi fâcheux l'un que l'autre.

Toutes les fois que j'ai essayé de pousser dans leurs retranchements les partisans du premier, je me suis heurtée à cette double objection: «D'abord les livres risquent de faire connaître prématurément la vie à nos filles et par là de troubler ou de défloirer leur âme; elles ont bien le temps de savoir la vie; elles l'apprendront en vivant. Et puis, grand Dieu! elles ont déjà l'imagination bien assez excitée, la lecture ne ferait que l'exciter d'avantage.»

Jusqu'à quel point il serait bon qu'une jeune fille entrât dans la vie sans du tout la connaître, je ne m'arrêterai pas à cette question, parce que je crois que le fait ne se produit jamais. A vrai dire, cette ignorance totale, si elle était possible, serait très dangereuse, car «nature n'en lure pas mutations soudaines» et l'on ne s'improvise pas esprit lucide ou âme forte au milieu des difficultés de l'existence. Mais, je le répète, je ne crois pas que cela se produise jamais; le danger que l'on court est d'autre sorte, il n'en est pas moins grave. On prétend maintenir les jeunes filles dans leur pureté et leur simplesse premières; or, avec tout ce que l'infinie complexité de notre vie sociale met en quelque sorte «dans l'air» il ne se peut pas qu'une jeune fille, à moins qu'elle soit idiote, —et encore—ne se sente pas en face de la vie comme en face d'un énigme dont la solution lui échappe. Cette solution, elle la cherche, et d'autant plus âprement, qu'elle se sent plus contrariée dans ses efforts pour la trouver. Elle interroge ses amies, sa bonne, elle interprète tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, elle recueille çà et là des bribes d'idées qu'elle comprend mal et qu'elle enchaîne plus mal encore. Elle arrive à mettre ainsi, en regard des questions qu'elle se pose, une série de réponses absolument fausses, mais qui lui semblent d'autant plus irréfutables qu'elles les a trouvées elle même. On voulait la conserver à ne simple et ignorante, on en a fait un esprit faux.

Il en va de même pour l'imagination. Chacun sait qu'elle est volontiers considérée, surtout quand il s'agit des femmes, comme la grande ennemie; elle est restée aux yeux de certaines gens la «folle du logis», la «maîtresse d'erreurs et de fausseté». A ceci je ne répondrai pas, car justice a été faite sur ce point: tous les éducateurs reconnaissent aujourd'hui que l'imagination est une des grandes forces de la vie intellectuelle et morale. En revanche, maîtres et parents restent persuadés que les femmes, en particulier les jeunes filles, ont une imagination trop puissante. C'est ici que je proteste. Je crois, au contraire, que la plupart du temps les femmes—comme les hommes—manquent d'imagination. Maine de Biran disait que «les grandes passions sont rares comme les grands hommes»; on pourrait en dire autant des grandes imaginations. Cependant—et c'est une objection qu'on ne manquera pas de me faire—chacun sait que l'imagination des jeunes filles s'exerce et s'enfièvre à tout propos, voire hors de propos. Cela même prouve, me semble-t-il, son peu de vigueur: l'irritabilité d'un organe n'est jamais, pour cet organe, un signe de force, mais, au contraire, un signe de faiblesse. Les jeunes filles ont l'imagination vive, elles ne l'ont pas forte, et c'est de là que vient le mal.

Plus puissante, leur imagination prendrait feu moins facilement, mais sa flamme serait plus lumineuse et plus chaude,—et plus durable. Nous n'assisterions point à ces caprices, à ces soubresauts qui nous déconcertent, à ces «coups de tête» qui, trop souvent, livrent les femmes aux hasards des circonstances. Et de même qu'elle serait moins changeante, l'imagination, si elle était plus vigoureuse, aspirerait plus haut. Elle vaut, en somme, ce que valent les objets auxquels elle s'attache, et elle s'attache à ce qu'il lui est possible d'atteindre. Sans appui, le lierre rampe sur le sol, s'il trouve un chêne où s'accrocher il peut monter jusqu'au faîte. Il en est de même pour l'imagination: livrée à elle-même elle rampe, elle provoque les curiosités malsaines, elle devient, suivant les cas, agent de médisance et de vulgarité, fauseuse de rêverie et de sentimentalité morbides. Au contraire, bien développée, habituée à s'alimenter aux sources les plus pures et les plus vivifiantes de la pensée et du sentiment, elle devient l'auxiliaire et l'entraîneur des aspirations les plus hautes, elle se fait amour du beau, culte du vrai, enthousiasme en un mot. Mais, j'y insiste, ce n'est pas d'elle-même qu'elle atteint à ces hauteurs; il faut lui enseigner le chemin des sommets. La lecture est,—non pas le seul—mais l'un des moyens de lui apprendre et c'est pourquoi je regrette infiniment que nombre de parents et de maîtres confinent la jeune fille parmi les livres fades et insignifiants des «bibliothèques des demoiselles». Ils vont, sans s'en douter, mais sûrement au but même qu'ils veulent éviter: ils pensent contenir l'imagination, ils l'énervent et la faussent. C'est que,—nous l'oublions trop—rien ne se perd, pas plus dans l'être humain que dans la nature, et croire qu'il suffit de ne pas s'occuper d'une faculté dite dangereuse, pour qu'elle cesse d'être, c'est faire métier de dupes: tout ce qui ne se développe pas «avec» nous et «pour» nous, se développe infailliblement «sans» nous, et «contre» nous.

Il faut donc faire lire les jeunes filles; mais il faut ne leur faire lire que des choses très belles et très fortes. Il y a d'abord une question presque matérielle, question du temps et de forces. Les livres sont si nombreux aujourd'hui que nous ne pouvons songer à les lire tous; si avides de lecture que nous soyons, nous n'arriverons à lire, au cours de notre vie, qu'un nombre déterminé de volumes. Il importe que ce nombre, toujours relativement restreint, comprenne ce que l'esprit humain a produit de meilleur. D'ailleurs, si je souhaite que les jeunes filles lisent, je redoute beaucoup, d'autre part, qu'elles lisent trop et trop vite. En général nous lisons trop, tous tant que nous sommes; nous n'avons plus le temps de réfléchir et de penser, et nous noyons de mots. Le danger est plus grand encore pour des esprits neufs, moins capables de réagir. J'en sais bon nombre qui sont littéralement malades d'indigestion; sous le fatras qui les écrase ils perdent toute vigueur, toute originalité. Il faut donc choisir parmi les livres; mais ce ne sont pas les jeunes gens qui peuvent faire ce choix. Sur quoi décideraient-ils? Ils ne pourraient céder qu'à l'attrait d'un titre ou d'un d'auteur. C'est à ceux qui connaissent les livres, qui les ont éprouvés au contact de la vie, de dire aux jeunes, en toute sincérité, celui-ci vaut d'être lu, celui-là non.

Il y a plus. Quand il s'agit de «forger» une âme, toute parole doit venir à son heure, sans quoi elle est sûrement inféconde, parfois même dangereuse. Je crois donc que pour les lectures, surtout les lectures sérieuses, le choix du moment importe tout autant que le choix du sujet. Interrogeons-nous nous-mêmes: Est-ce le «cadre» de nos lectures, c'est-à-dire l'état d'esprit où nous sommes, les expériences que nous avons faites, les événements qui se produisent autour de nous, le milieu sympatique ou hostile où nous nous trouvons, etc., est-ce que tout cela n'est pas déjà en soi comme un commentaire de ces mêmes lectures? N'y a-t-il pas, par exemple, toute une série de beaux et bons livres, que nous aimons et admirons, et que, pourtant, nous n'avons pu nous résoudre à lire durant certaines crises familiales ou sociales parce qu'ils révoltaient alors tout notre être? N'en est-il pas d'autres au contraire auprès desquels nous avons cherché et trouvé refuge à ces mêmes moments? Si ceux-mêmes dont l'esprit est fait, éprouvent un impérieux besoin d'accorder leurs lectures avec l'état de leur âme et de leur vie, que sera-ce pour des âmes toutes neuves, plus vibrantes encore et plus impressionnables. Je connais une jeune fille à qui certain livre, excellent en soi, mais venu à une heure mauvaise, a été une cause d'amère souffrance et de découragement profond. Lu six mois ou un an plus tard, ce même livre eût été une source d'espoir et de réconfort. Nous n'avons pas le droit de laisser courir à nos enfants ou à nos elèves le risque de pareilles épreuves.

Evidemment, choisir ce qui convient à chaque esprit et à chaque moment est chose difficile, car il y faut énormément de tact, et une connaissance très sûre des «jeunes» à qui l'on s'adresse; mais dans l'éducation tout est difficile. En tout cas, je ne sais pas d'autre moyen de resoudre la question qui nous occupe. Puisqu'enfin on a reconnu aux femmes le droit de vivre de la vie intellectuelle, la lecture, qui est la principale nourriture de l'esprit, prend une place capitale dans leur éducation et leur vie. Le veto que les uns opposent, le «laisser-faire» que les autres pratiquent sont également faux et dangereux. Il faut nourrir l'esprit, et même le nourrir fortement; mais il y a une hygiène de l'alimentation intellectuelle aussi bien que de l'alimentation corporelle, et c'est pour l'éducateur un devoir strict que d'en connaître et d'en observer les lois.

MARIE BAERTSCHI.